ALETHEIA

Lettre d'informations religieuses

“La vérité vous rendra libres” (Jean, 8, 32)

VIII^e année - n° 109

4 mai 2007

Cette lettre d'informations n'entend pas se substituer aux revues de formation doctrinale et intellectuelle existantes ni aux revues d'informations religieuses. Elle paraît quinze fois par an et contient des nouvelles, des analyses, des commentaires qui ne trouveraient pas forcément leur place dans les publications auxquelles je collabore. Ces nouvelles, analyses et commentaires n'entendent proposer aucune doctrine ou position religieuse qui me soit propre. Il s'agit simplement de servir la vérité dans la fidélité à l'enseignement traditionnel de l'Église. Elle est disponible dans sa version imprimée au prix de 15 euros par an (somme couvrant les frais d'impression et d'envoi postal) et elle est disponible gratuitement dans sa version électronique. Pour recevoir cette version électronique, il suffit d'envoyer une adresse e-mail à : chiron.yves@wanadoo.fr. Le site www.Aletheia.free.fr contient tous les numéros parus depuis le n° 1 (juillet 2000).

Rédacteur : Yves Chiron 16 rue du Berry 36250 Nihérne (France)

REPONSE A UNE ENQUETE SUR LA FOI

par Yves Chiron

1. En dehors même des enseignements du Magistère et de l'éducation que vous avez reçue, quelles sont les certitudes personnelles qui fondent le plus votre foi et qui vous aident le mieux à vivre ? Dans quel sens et vers quels engagements votre foi oriente-t-elle votre vie ?

Hors des enseignements du Magistère, je me demande quelles « certitudes personnelles » pourraient être assez fortes pour « fonder » ma foi. La raison, certes, aide à parvenir à « une meilleure intelligence du contenu de la foi » (Jean-Paul II) et des grâces personnelles peuvent alimenter notre foi et l'éclairer, mais raison et grâces nous ramènent toujours à l'enseignement du Magistère.

Comment cette foi oriente-t-elle ma vie ? Vaste question ! Le mot « orientation » convient bien : pour un catholique la « vraie vie est ailleurs » – pour reprendre la formule du poète. Notre passage sur terre n'est qu'un pèlerinage vers l'au-delà, en quête du salut éternel. Nous sommes tous des mendiants, en attente du face à face avec Dieu qui est Amour. Tout ce que nous pouvons faire de bien et de beau sur cette terre ne sera pas perdu, mais récapitulé, transfiguré et purifié dans la Vie éternelle.

C'est ce que Balthasar appelle l'« intégration ». « L'Intégration c'est le Christ ». Le Christ souverain jugera « le tout » parce que, par sa mort, « Il a payé rançon pour le tout ». Il mettra « à l'abri dans l'éternité de Dieu », tout ce qui, dans notre être et dans notre vie, n'est pas condamnable.

2. En tant que croyant avez-vous jamais été ébranlé par le doute ? Dans quelles circonstances ? Sur quoi ce doute a-t-il porté et comment y avez-vous répondu ?

Comme beaucoup d'adolescents, vers 14 ans, j'ai cru avoir perdu la foi. C'est la lecture, trop précoce, de Nietzsche qui a allumé un incendie ravageur. *Ainsi parlait Zarathoustra* et *Aurore* – « il y a tant d'aurores qui n'ont pas encore lui » – me semblaient mettre à jour, de façon irrévocable, la petite misère intérieure des chrétiens comme « hommes du ressentiment » et « prêcheurs de mort ».

Les livres de Nietzsche me paraissaient enseigner un « grand oui » à la vie, au « grand midi » et aussi ils signifiaient l'éloignement de Dieu, qui n'est, selon Nietzsche, qu'une projection de la peur et de l'impuissance des hommes. Mais, en même temps, j'ai perçu que l'homme Nietzsche – comme il arrive souvent avec les

écrivains – valait beaucoup moins que son œuvre. Il n’a pas eu une vie apollinienne. Sa vie sentimentale a été un grand échec et sa fin, dans la folie, a été pitoyable.

Ma traversée de la nuit a été brève. Dès la classe de Terminale, la lecture de Gustave Thibon – œuvre facilement abordable pour un adolescent – et l’enseignement d’un professeur de philosophie thomiste m’ont fait redécouvrir la foi et m’ont ramené, progressivement, vers les chemins de l’Eglise.

En vérité, je comprends aujourd’hui que c’est l’extrême déficience de ma formation chrétienne antérieure qui avait fait naufrager, pendant quelque temps, mes maigres certitudes. À cet égard, je suis un enfant de Vatican II, ou, plus exactement, un enfant de Vatican II tel qu’il a été vécu, (mal) compris et (faussement) interprété par une majorité du clergé français. Je ne me souviens pas avoir appris dans mon enfance – les années 60-70 – un quelconque catéchisme ; en revanche, j’ai subi, pendant des années, des heures d’une « catéchèse » plutôt vide et informe. C’est ce vernis qui avait sauté, très facilement, à la lecture de Nietzsche.

3. La notion de vérité se confond-elle pour vous avec Dieu ?

Oui. « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » a dit le Christ. Hors de ce chemin, point de salut, au sens chrétien ; point de lumière complète sur le sens de l’histoire et sur le sens de la vie. Au bout du chemin, il y a les deux jugements et la vie éternelle : toutes choses seront alors vues dans leur vraie lumière et jugées et il y aura « la déification des justes » (selon l’expression de Mgr Louis Laneau, 1637-1696). De saint Irénée à saint Augustin, les Pères l’ont dit : « Dieu s’est fait homme pour que l’homme devienne Dieu ». Non dans un rapport d’égalité ou d’identification mais de filiation.

4 . Est-ce que le rôle fondamental de la religion est de normer les comportements, c’est-à-dire de fournir une morale ? Peut-on dissocier religion et morale, c’est-à-dire les traiter comme des domaines distincts ?

Qu’entend-on par « morale » ? Pour un chrétien, la morale est la conformité de l’agir avec ce que l’Eglise définit être le bien et le bien se résume dans ce qui a été révélé par Dieu dans les Dix commandements et dans les Béatitudes. La morale n’est, en somme, que le discernement par l’Eglise de l’application des Dix commandements et des Béatitudes. Le *Catéchisme de l’Eglise Catholique* nous indique comment opérer ce discernement : « La moralité des actes humains dépend : - de l’objet choisi ; - de la fin visée ou de l’intention ; - des circonstances de l’action. »

Religion et morale, en effet, ne peuvent être distinguées parce que la foi est totalisante. L’agir du chrétien est soumis au regard de Dieu et c’est au regard de cet Amour et de cette Lumière que le chrétien doit régler son comportement. Il ne saurait prétendre régler son comportement seul, être seul juge de lui-même. Dans sa sagesse, l’Eglise aide, jour après jour, les chrétiens à bien « agir » par les Dix Commandements, par le *Confiteor*, par le Catéchisme, par les enseignements répétés du Magistère.

5. Certains pensent que l’Eglise n’a pas à régir certains comportements privés, notamment ceux qui ont trait à la vie conjugale ou sexuelle. D’autres estiment, au contraire, qu’il appartient à l’Eglise de fournir des normes dans tous les domaines, afin de défendre le primat de la loi naturelle. Vous connaissez par ailleurs tous les débats qui se déroulent actuellement autour des questions de l’avortement, de l’homophobie, de la parentalité homosexuelle. Quelle est votre position ?

Quelle « position » un chrétien peut-il avoir sur les questions d’éthique conjugale ou sexuelle sinon celle de l’Eglise ? La vie conjugale ou sexuelle est un domaine, ou un aspect, de la vie tout court. Et l’Eglise a bien pour vocation d’accompagner les chrétiens tout au long de leur vie. Elle les accompagne par les sacrements, des rites et un enseignement.

Pourquoi demander à l’Eglise de bénir une union par le sacrement de mariage puis prétendre que la façon dont est vécue cette union ne concerne plus l’Eglise, mais seulement l’individu dans son for intime ? Cela reviendrait

à dire que la vie conjugale ou sexuelle est indépendante de la vie religieuse, c'est-à-dire, étymologiquement, de la vie placée sous le regard de Dieu.

La foi et les mœurs ne sont pas deux domaines distincts. La foi doit informer, au sens philosophique – donner une forme –, à tous les actes de la vie. Le sens de notre vie, c'est l'Éternité promise. Cette Éternité se mérite non comme une récompense mais comme l'accomplissement d'une promesse, celle du Christ venu nous sauver, c'est-à-dire nous faire traverser la mort et nous faire entrer dans sa Vie éternelle qui n'est qu'Amour et Lumière. Mais la promesse du Christ n'est pas inconditionnelle. Notre libre-arbitre doit y répondre.

La morale conjugale ou sexuelle n'est donc pas une triste liste d'obligations et d'interdits mais une des normes de l'agir chrétien tel que le définit l'Église pour une vie en conformité avec la foi. L'Église sait bien qu'en cette matière, comme en d'autres (la charité, l'humilité, etc.), l'homme est faible et l'Église appelle péché les faiblesses en matière conjugale et sexuelle, comme elle appelle péchés d'autres faiblesses en d'autres domaines.

6. Le christianisme a deux mille ans d'existence. Il a traversé des époques bien différentes qui n'ont pas été sans influencer ses formes, voire sa doctrine. C'est un constat d'évidence qu'il y a de très grandes différences entre le christianisme primitif, le christianisme médiéval, le catholicisme de la Contre-réforme et le catholicisme de Vatican II. Au-delà de toutes ces évolutions historiques et sociologiques, quels éléments de permanence apercevez-vous et quels sont ceux auxquels vous attachez le plus d'importance ?

L'évolution historique du christianisme n'est que formelle, le kérygme reste identique. Votre question rejoint celle qui a tant agité le modernisme : peut-il y avoir une « évolution des dogmes » ? Les dogmes ne sont pas des « instruments » qui doivent être reformulés, adaptés selon les époques, ce sont des définitions dont il y a péril, pour la foi, de s'écarter. Ce qui ne signifie pas qu'ils ne doivent pas être, de façon continue, médités, approfondis, interprétés par l'Église. Pour ne prendre qu'un exemple, celui de la Trinité, croit-on que ce qu'en disent saint Augustin et, près de mille ans plus tard, saint Thomas, soit moins intelligent, moins pertinent que ce que peut en dire un théologien du XXe ou du XXIe siècle ?

Je dirais la même chose de l'agir chrétien. La façon dont a vécu au XXe siècle saint Padre Pio est-elle si différente de la façon dont a vécu saint François d'Assise sept siècles plus tôt ? Et saint François d'Assise n'était-il pas très proche, dans sa façon de vivre, de la façon de vivre des premiers Apôtres ?

Alors on peut énumérer facilement les « éléments de permanence » du christianisme à travers les siècles : le Credo, les sacrements, la charité en acte, l'aspiration à la vie en Dieu après le jugement de nos actes.

7. Le christianisme s'est implanté en Europe, dans un continent qui n'était pas vierge de croyances religieuses. L'évangélisation de l'Europe a longtemps été un mélange de luttes contre les croyances et les pratiques païennes, et de récupération de ces croyances et de ces pratiques sous une forme chrétienne. Le christianisme historique peut-il, de ce fait, être considéré comme un « pagano christianisme » ? Pensez-vous que ce substrat païen de la foi chrétienne a enrichi le christianisme, ou que celui-ci devrait, au contraire, aspirer à sa liquidation ?

Autant le concept de « judéo-christianisme » me semble fondé pour désigner une période, brève, du début de l'histoire de l'Église, autant celui de « pagano-christianisme » me semble historiquement fumeux.

Le milieu d'origine de Jésus est le judaïsme, le livre qui clôt la Révélation de Dieu – le Nouveau Testament – est l'accomplissement de l'Ancien Testament hébraïque. Jésus vient accomplir les prophéties du judaïsme. Il y a eu, à un moment, un judéo-christianisme.

En revanche, ce ne sont pas quelques pratiques païennes récupérées par le christianisme ou la construction d'églises sur d'anciens temples païens qui permettent de parler d'un « substrat païen de la foi chrétienne ». Je vois ce phénomène – qui a pu se répéter, sous différentes formes, en Asie, en Afrique, en Amérique post-colombienne – comme la capacité, je dirais même la vocation, intégratrice du christianisme, en tout temps et en tout lieu.

Historiquement, il y a bien eu une ouverture du christianisme primitif au monde gréco-romain, il y a bien eu accueil, récupération même, de la philosophie grecque. Dans le domaine spéculatif, il y a eu une synthèse entre la raison grecque et la foi chrétienne, mais la philosophie grecque ne peut être identifiée à un paganisme !

8. Depuis Vatican II, l'Eglise s'est efforcée d'être plus à l'écoute des demandes quotidiennes et des nouveaux mouvements sociaux. Certains estiment que cette « adaptation au monde » est à l'origine de la désaffection que l'on constate aujourd'hui vis-à-vis de la religion. D'autres pensent au contraire que, sans cette adaptation, une Eglise s'en tenant strictement à son enseignement traditionnel toucherait encore moins les foules ? Qu'en pensez-vous ?

Maurice Clavel avait eu une formule assez heureuse pour décrire une certaine « adaptation » de l'Eglise des années 60-70 au monde : « Vous n'êtes pas allés au monde, vous vous êtes rendus à lui ». L'ouverture avait pris, en certains secteurs de l'Eglise, l'allure d'une démission face au diktat du monde et de l'opinion.

Mais adaptation et dialogue ne sont pas similaires. Depuis le concile Vatican II, la théorie des « cercles concentriques » du dialogue reste une stratégie essentielle de l'Eglise, y compris chez Benoît XVI. La forme et le but du dialogue peuvent néanmoins ne pas être identiques d'un pape à l'autre. La façon ordinaire dont les niveaux inférieurs de l'Eglise pratiquent ce dialogue est aussi très disparate. N'identifions pas l'Eglise à telle initiative ou discours de l'un ou de l'autre membre de l'Eglise.

9. Le principe de laïcité a cantonné la vie religieuse dans la sphère privée. Cependant les débats qui se déroulent aujourd'hui autour des communautés, notamment à propos de l'Islam, ainsi que la tendance des pouvoirs publics de s'entourer des conseils de réflexion où les grandes religions sont représentées, semblent favoriser une nouvelle « visibilité » de la religion dans la sphère publique. Quelles pourraient en être les formes ?

La laïcité, au sens de laïcisme, n'est pas seulement la volonté de cantonner le religieux dans la sphère privée mais aussi, comme l'a montré Jean Madiran à plusieurs reprises, la volonté du pouvoir temporel non-chrétien d'imposer ses vues et ses valeurs aux instances religieuses, chrétiennes ou autres.

Les « comités d'éthique » qui fleurissent de nos jours sont, dans leur statut actuel, un leurre. Ils n'ont ni plus ni moins d'autorité qu'un quelconque conseil consultatif. La question devrait d'abord être celle du fondement de cette « éthique ». Quelle est l'éthique de ces comités ? Bien sûr pas une éthique chrétienne. Son fondement est-il au moins la loi naturelle ? Même pas. C'est une « éthique » indéfinie. La présence des « religions » dans ces comités est un alibi, un semblant de tolérance. Le fond des sociétés modernes occidentales tient dans le fameux principe énoncé par Jacques Chirac : « Non à une loi morale qui primerait sur la loi civile ».

10. Comment voyez-vous l'avenir du catholicisme dans une société en proie à ce que Jean-Paul II appelait « l'indifférentisme » et le « matérialisme pratique » ?

« Indifférentisme », « matérialisme pratique », « relativisme » sont, en effet, des caractéristiques de nos sociétés occidentales contemporaines. A vue humaine, on ne voit pas de retournement possible et rapide de la situation. L'irréligion progresse. Des manifestations comme les Journées Mondiales de la Jeunesse sont-elles, par exemple, de nature à faire remplir à nouveau les églises et les séminaires ou leur succès n'est que l'épiphénomène d'une attente à laquelle l'Eglise ne répond plus ?

En France du moins, il y a eu une rupture dans la transmission de la foi, un effondrement, sous les coups conjugués du fameux « esprit du Concile » et de l'esprit de Mai 68. L'effondrement a été plus rapide que ne pourra l'être le redressement. Il en a été ainsi dans d'autres périodes de l'histoire de l'Eglise : l'extension de certaines hérésies, dans l'Antiquité, par exemple, a été plus rapide et massive que ne l'a été ensuite le rétablissement de la doctrine catholique.

11. Peut-on concilier, d'un côté, la foi et la raison, et de l'autre, la science et la foi ? L'activité scientifique se déroule-t-elle, selon vous, dans un domaine séparé, en sorte que ses résultats ne sont jamais susceptibles de remettre en cause les vérités de la foi, ou bien pensez-vous que les relations entre la science et la foi sont d'une nature nécessairement plus complexe ?

Foi et raison, science et foi, il n'y a pas là d'antinomie. L'Eglise a toujours respecté la recherche propre à la raison. Cette recherche est toujours une attirance pour la vérité. La raison, sur son chemin, rencontrera forcément la question la foi. Tous les hommes n'adhéreront pas à la foi, mais saint Thomas a expliqué que foi et raison viennent toutes de Dieu et donc qu'elles ne peuvent se contredire.

12. La miséricorde de Dieu a-t-elle des limites ? Si elle n'en a pas, comment imaginer l'enfer ? Comment s'articulent le Dieu de bonté et d'amour et le Dieu de colère et de punition ? Le mauvais usage que l'homme a fait de sa liberté suffit-il à expliquer que tant d'innocents aient toujours été massacrés et persécutés dans un monde créé par un Dieu immensément bon et tout-puissant ?

Comment répondre à ces questions difficiles – le mal, l'enfer, la bonté de Dieu a-t-elle des limites – auxquelles tant de penseurs éminents ont déjà consacré tant de pages ? Certains auteurs ont dit que Dieu ne cesse pas d'aimer, même en envoyant certaines âmes en enfer, et c'est justement cet amour de Dieu pour les damnés qui les fait souffrir parce qu'ils ne peuvent plus y répondre.

Hans Urs von Balthasar dans *Espérer pour tous* (1987) puis dans *L'enfer une question* (1988) a essayé d'éclairer à nouveau la question. On l'a accusé d'avoir dit que « l'enfer est vide » et d'avoir professé l'« *apocatastase* » (la doctrine du salut pour tous). Or, il n'a affirmé ni l'une ni l'autre position.

Dieu est Amour, « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (1 Tm 2, 4-5) mais cette volonté aimante ne s'impose pas de l'extérieur. L'homme, par sa liberté, peut s'exclure lui-même du salut, c'est-à-dire de l'éternité.

YVES CHIRON

Ces réponses sont parues, pages 87-94, dans une « Enquête sur la foi » menée par Catherine Gravil auprès de 24 auteurs venus d'horizons assez ou très divers : Yves Amiot, Jean Bastaire, Anne Bernet, Alain Besançon, Bruno Bioul, Joachim Bouflet, Thierry Boutet, Rémi Brague, Yves Chiron, Jean Delumeau, Ghislain de Diesbach, François-Georges Dreyfus, Jacques Duquesne, François Foucart, Christophe Geffroy, Gérard Leclerc, Jean Madiran, Philippe Maxence, Thierry Paillard, René Rémond, Jean Salvan, Jean Sévillia, Denis Sureau, Eric Werner.

Ces 24 réponses, à douze questions identiques posées à tous les auteurs – sauf à Jacques Duquesne à qui il a été posé une treizième question –, sont précédées d'une préface de Mgr Rey, évêque de Toulon, et d'un avant-propos de Robert Hossein.

L'ouvrage, paru sous le titre *Paroles d'un croyant*, est édité par les Editions Via Romana (5 rue du Maréchal Joffre, 78000 Versailles), 254 pages, 20 €.

※ ※ ※

Deux entretiens et deux articles dans *Fideliter*

La revue bimestrielle du District de France de la Fraternité Saint-Pie X, *Fideliter*, présente toujours des articles intéressants à divers titres, notamment, et par exemple, les pages de vie spirituelle que publie dans chaque numéro l'abbé Vincent Bétin.

Dans le numéro qui vient de paraître¹, quatre autres articles attirent plus particulièrement l'attention :

- dans un entretien accordé à la revue, l'abbé de Cacqueray, Supérieur de District, explique de quelle manière la FSSPX est disposée, dès maintenant, et plus encore lorsque le motu proprio attendu sera promulgué, « à aider le maximum de prêtres possible à reprendre et à réapprendre la messe traditionnelle, afin que des fidèles toujours plus nombreux y aient accès. »

Il déclare notamment : « Actuellement, en plusieurs endroits de France, nos recollections sacerdotales accueillent régulièrement des prêtres "conciliaires" qui viennent à la fois y recevoir une nourriture doctrinale et liturgique, et s'encourager par le réconfort de l'amitié sacerdotale. Nous sommes là au cœur de la vocation de notre institut. »

- Dans un autre entretien, Jean Madiran explique, avec la précision et avec la perception de l'essentiel qui le caractérisent, comment et pourquoi la revue *Itinéraires* est entrée dans la bataille pour la messe traditionnelle à partir du numéro de janvier 1970.

Jean Madiran y explique pourquoi il y eut, de sa part, à partir de 1969-1970, « attachement sans condition à la messe traditionnelle » et « refus absolu de la nouvelle messe ».

On aurait eu envie de poser une question supplémentaire à Jean Madiran : Aujourd'hui, après les corrections apportées et à venir (cf. le paradigme de la « réforme de la réforme »), l'« attachement sans condition » à la messe traditionnelle est-il nécessairement lié à un « refus absolu » de la nouvelle messe ?

- On ne quitte pas le sujet de la messe avec l'article de l'abbé Michel Beaumont intitulé « Un trou noir dans la messe ». Après lecture de la récente instruction synodale *Sacramentum caritatis* publiée par Benoît XVI le 22 février 2007 et relecture de l'encyclique *Ecclesia de Eucharistia* de Jean-Paul II (17 avril 2007) et de l'instruction *Redemptionis sacramentum* (25 mars 2004), celui qui signe abbé Michel Beaumont estime que « par ces trois documents successifs, Rome a entendu donner un enseignement assez complet et adapté à notre époque sur le mystère de l'Eucharistie, y compris en tenant compte de certaines critiques "traditionalistes". »

Il reconnaît que « la notion de sacrifice est sinon revenue dans l'enseignement officiel (elle n'avait pas complètement disparu), du moins reproposée de façon assez explicite » : le mot « sacrifice » revient plus de 40 fois dans la récente instruction synodale. La messe n'y est plus définie comme une simple « reprise de la Cène ».

En revanche, manque toujours, selon l'auteur, le rappel doctrinal que la messe est « un sacrifice *propitiatoire*, qui remet les péchés et apaise la colère de Dieu justement irrité ».

« Rome a un vrai problème avec la notion de propitiation » poursuit Michel Beaumont, qui conclut : « Pour que les efforts de rétablissement de la saine doctrine sur la messe aboutissent enfin pleinement, il faudra bien qu'un jour on affronte courageusement et ouvertement ce trou noir. »

A ces justes remarques, on ajoutera que la dimension propitiatoire du sacrifice de la messe n'est pourtant pas complètement absente du nouveau missel. Lorsque l'édition typique de 1969 fut en partie corrigée, un long *Proemium*, en quinze articles, fut ajouté en 1970 à l'*Institutio generalis*. On y lit cette définition de la messe : « *Missam simul esse sacrificium laudis, gratiarum actionis, propitiatorium et satisfactorium* » (*Institutio generalis missalis romani*, édition synoptique, Libreria Editrice Vaticana, 2006, p. 392 et 393).

- On lira encore avec profit un article polémique de l'abbé Celier consacré à la « validité de l'épiscopat ». Certains auteurs et sites sédévacantistes développent, depuis quelques mois, une campagne cherchant à démontrer que le nouveau rite de consécration épiscopale promulgué en 1968 est invalide et que, par conséquent, tous les évêques consacrés selon ce nouveau rite ne le sont pas et que donc tous les prêtres qu'ils ont ordonnés ne sont pas prêtres !

L'abbé Celier démontre que le rite de 1968 est « certainement valide en soi » mais qu'il peut y avoir des « doutes sur certaines ordinations », épiscopales et sacerdotales.

On sait par ailleurs que la FSSPX, à plusieurs reprises, a réordonné des prêtres dont l'ordination, hors de la FSSPX, avait été jugée douteuse par elle.

✱ ✱ ✱

¹ *Fideliter* (Editions Clovis, B.P. 88, 91152 Etampes Cedex), n° 177, mai-juin 2007, 7,50 € le numéro.